HAL
open science

Irena Krzywicka ou le féminisme de la provocation dans la Pologne de l'entre-deux-guerres

Stanislaw Fiszer

To cite this version:

Stanislaw Fiszer. Irena Krzywicka ou le féminisme de la provocation dans la Pologne de l'entre-deux-guerres. Pleins feux sur les femmes invisibles, Nov 2018, Nancy, France. hal-02532931v2

HAL Id: hal-02532931

https://hal.science/hal-02532931v2

Submitted on 14 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Irena Krzywicka ou le féminisme de la provocation dans la Pologne de l'entre-deux-guerres

Stanisław **FISZER**
Université de Lorraine

Au XIXe siècle, les Polonaises de l'intelligentsia et des classes moyennes ont été amenées à jouer un rôle primordial dans l'histoire du pays dominé par les puissances voisines. C'est en effet à l'époque des partages de la Pologne (1795-1918) que se consolide le cliché d'une femme forte, qui se sacrifie pour le bien de la patrie en secourant les combattants de la liberté et en remplaçant des hommes emprisonnés, exilés ou envoyés en Sibérie après chaque insurrection nationale.

Les femmes éduquées furent aussi considérées comme des gardiennes de la langue et de la culture polonaises[1]. Sous l'emprise du positivisme, elles luttaient pour l'amélioration du sort des couches populaires et se faisaient un devoir de venir s'installer à la campagne pour y dispenser leur savoir. À Varsovie ce sont elles qui ont organisé une université dite « volante » car les cours étaient donnés dans des appartements privés qui changeaient souvent pour des raisons de sécurité. Ainsi, concentrées sur des questions nationales et sociales, rares étaient celles qui militaient pour l'émancipation à proprement parler : le droit au divorce, la légalisation du concubinage, sans parler de l'avortement.

Relativement faible dans la société polonaise d'avant 1914, le féminisme, dont Irena Krzywicka est l'une des figures emblématiques, a pourtant considérablement progressé dans l'entre-deux-guerres. En 1918, la Pologne ressuscitée accorde, comme beaucoup d'autres pays européens, le droit de vote aux femmes en considération de leur contribution à la libération du pays avant et pendant la Première Guerre mondiale. Les pertes causées par cette dernière, la paupérisation de la société et la surpopulation des campagnes font affluer la main-d'œuvre féminine dans des villes et dans l'industrie. Le travail des femmes est encadré par la loi de 1924 : elle protège celles-ci contre des travaux particulièrement pénibles et dangereux tout en instaurant le congé de maternité. De plus, les Polonaises acquièrent le droit d'étudier dans toutes les écoles supérieures et d'exercer des professions réservées jusqu'alors aux hommes. Ainsi les conditions nécessaires sont remplies pour que de phénomène plutôt marginal, l'émancipation devienne un phénomène de masse.

Malgré tous ces progrès, les femmes restent politiquement, économiquement et socialement défavorisées par rapport aux hommes dans la Deuxième République polonaise [*Druga Rzeczpospolita*]. Entre 1918 et 1939, on compte au total 41 députées et 20 sénatrices ce qui constitue à peine environ 3% de tous les parlementaires, alors que le nombre des femmes employées dans l'administration ne dépasse jamais 20% de tous les fonctionnaires dans la même période[2]. En 1938, 50% des pharmaciens, 40% des enseignants et 30% des médecins sont des femmes, mais la majorité des actifs féminins travaillent en tant que

---

[1] Otto Bismarck aurait dit à ce propos : « J'aurais depuis longtemps réussi à exterminer les Polonais si ce n'étaient leurs femmes ».

[2] Voir à ce propos Marcin Łysko, « Udział kobiet w życiu publicznym II Rzeczypospolitej Polskiej » [La participation de femmes à la vie publique dans la Deuxième République], dans *Miscellanea Historico-Iuridica*, t. XIV, z. 1, 2015.

domestiques (46,1%) et ouvrières (39,6%). Leurs salaires sont en moyenne 40% inférieurs à ceux des hommes et lors d'une grande crise économique des années 1929-1935 ce sont d'abord elles qu'on licencie. Pourtant, de plus en plus de femmes font des études supérieures : en 1938, sur 48 000 étudiants, il y a déjà 13 100 étudiantes[3]. Ce sont d'ailleurs pour la plupart les femmes diplômées qui luttent pour l'amélioration de la situation du deuxième sexe, surtout dans le domaine économique. Moins nombreuses, souvent lectrices de Freud, commencent à débattre de la sexualité féminine et ambitionnent de faire évoluer les mœurs d'une société essentiellement patriarcale.

Irena Krzywicka qui se trouve à l'avant-garde du combat pour une nouvelle morale sexuelle appartient à une double minorité : féministe d'une part, nationale d'autre part. Née Goldberg, elle est d'origine juive et, dès son enfance, nonobstant l'assimilation de sa famille, elle s'expose à un antisémitisme plus ou moins latent d'une partie de la société polonaise. À six ans, orpheline de père, elle est élevée par sa mère dans l'esprit du rationalisme, du progressisme et de la tolérance. Faute de mariages civils dans la Pologne d'alors, cette agnostique, se convertit au luthéranisme pour pouvoir épouser Andrzej Krzywicki, fils d'un sociologue célèbre et premier traducteur en polonais du *Capital*, Ludwik Krzywicki. D'ailleurs, à l'en croire, elle préfère le luthéranisme au catholicisme, religion prédominante dans la Deuxième République, pour faciliter un éventuel divorce, toléré par l'Église protestante.

Non conformiste, Irena Krzywicka s'expose, dès le début de sa carrière militante, à des critiques et attaques, parfois virulentes, de la droite conservatrice et cléricale[4], mais aussi d'une frange de socialistes et de libéraux[5]. Les uns et les autres la qualifie de démoralisatrice. Elle-même revendique ce qualificatif dans ses mémoires intitulé *Confessions d'une dépravatrice*, publiées en 1992, deux ans avant sa mort[6]. Nous pouvons faire l'hypothèse selon laquelle la recherche de scandale et des attitudes provocatrices n'étaient pas gratuites chez Krzywicka.

Rappelons que le mot « scandale » provient du grec *skandalon* et signifie : « obstacle ». D'après son beau-père, Ludwik Krzywicki, qui n'a cessé de féconder l'intelligence de sa belle-fille, on peut interpréter métaphoriquement le scandale comme une « pierre d'achoppement » forçant la société à dévier de son chemin bien tracé et à chercher d'autres chemins pour pouvoir progresser. L'attitude d'Irena Krzywicka réunit d'ailleurs d'autres caractéristiques de la provocation : elle est consciente et délibérée, transgresse des normes et des tabous, compte moins en elle-même que dans les réactions qu'elle voudrait susciter. En effet, nous pouvons avancer que le comportement provocateur adopté par Krzywicka est une arme de son féminisme bien particulier. Cependant on ne saurait réduire cette attitude à une simple volonté de transformer la société de l'époque. Si cette femme de lettres et intellectuelle

---

[3] Voir A. Żarnowska, A. Szwarc (dir.), *Kobieta i edukacja na ziemiach polskixh w XIX i XX wieku : zbiór studiów* [La femme et l'éducation dans les terres polonaises aux XIXe et XXe siècles], t. II, cz. 2, Warszawa, Instytut Historyczny Uniwersytetu Warszawskiego, 1995.

[4] Politiquement, les représentants de la droite polonaise furent proches de l'*endecja*, c'est-à-dire les nationaux-démocrates, parti dirigé par Roman Dmowski. Pour ce dernier, influencé par le darwinisme social, la nation est une entité « naturelle », quasi biologiquement apparentée et vouée à une lutte pour survie avec d'autres nations, en particulier avec les Allemands et les Juifs. Partant du principe « organique » et « unitaire », Dmowski exigeait une soumission inconditionnelle des intérêts privés à l'intérêt de la nation où toute diversité ethnique et culturelle devait être éliminée.

[5] La gauche polonaise, c'est-à-dire principalement les socialistes, et les libéraux, tels que Maria Dąbrowska, Jarosław Iwaszkiewicz, Jan Lechoń, reprochaient à I. Krzywicka de se focaliser sur les questions de la sexualité.

[6] Les souvenirs d'I. Krzywicka furent notés par Agata Tuszyńska, journaliste et écrivaine polonaise, à Bures-sur-Yvette où celle-ci vivait à partir des années 1960.

transgresse des règles, elle le fait aussi pour vivre en conformité avec ses propres convictions et pour les mettre à l'épreuve.

Ainsi, ayant conclu avec son mari un « pacte de poly-fidélité », et peu de temps après son mariage contracté « par amitié », elle s'en va pour la Corse avec son amant, Walter Hasenclever, poète, dramaturge et pacifiste allemand. Elle retourne à Varsovie, mais au printemps suivant, pour « s'assurer de la nature de ses sentiments envers les deux hommes » et cette fois-ci au su de son conjoint, elle repart pour la France et passe un mois avec Hasenclever à Paris. Quelques ans après la rupture avec ce dernier, elle a une liaison de dix ans avec Tadeusz Boy-Żeleński, écrivain, critique littéraire et traducteur en polonais de presque toutes les œuvres canoniques françaises. Ce « ménage à trois » dont toute Varsovie est au courant, arrange apparemment l'amant et le mari, qui sont seuls à faire semblant de l'ignorer. Fréquentant quasi quotidiennement le café Ziemiańska où se rencontrent des hommes de lettres, en particulier les poètes de Skamander[7], Krzywicka s'attire les foudres des gens bien-pensants[8]. Curieusement, ni ses adultères, ni son non-conformisme affiché ne l'empêchent d'être une mère exemplaire de ses deux fils légitimes, Piotr et Andrzej.

En effet, en tant que mère, femme et intellectuelle, Krzywicka partage et met en pratique les idées de Bertrand Russell qui dans son ouvrage *Marriage and Morals* [Le mariage et la morale, 1929], traduit en polonais en 1931, prêche la stabilité du mariage dans l'intérêt de la progéniture tout en défendant le droit des mariés à des relations extra-conjugales. Bien avant d'écrire un compte-rendu de cet ouvrage, Krzywicka commence sa carrière littéraire militante et publie régulièrement ses articles subversifs dans les très libérales *Wiadomości Literackie* [Nouvelles littéraires]. Dans l'un de ses textes, elle proclame haut et fort le « déclin de la civilisation masculine » et explique les raisons d'un asservissement séculaire de la femme :

> […] les femmes restaient constamment dans un état de soumission. On les empêchait d'être actives, on les abrutissait sciemment, on les entravait physiquement et moralement, on leur inculquait l'idéologie de virginité, de vertu, de fidélité et d'obéissance à l'homme. […] Ce formidable bluff qui a eu pour but de donner aux femmes une sorte de « complexe d'infériorité » durait des milliers d'années. La morale créée par les hommes a taxé de péché chaque transport amoureux, a imposé aux femmes la monogamie que ceux-ci n'ont jamais prise au sérieux. La culture masculine stigmatisait la prostituée, mais considérait comme immaculé l'homme qui sortait d'un bordel (Krzywicka, 2008, 48 ; trad. Stanisław Fiszer).

Dans les années vingt et trente, Irena Krzywicka en collaboration avec d'autres écrivaines telles que Zofia Nałkowska, Maria Pawlikowska-Jasnorzewska[9], Wanda Meltzer mène une vaste campagne pour l'émancipation de la femme. C'est d'ailleurs à son initiative

---

[7] Skamander était un groupe de poètes polonais fondé en 1918 par Julian Tuwim, Antoni Słonimski, Jarosław Iwaszkiewicz, Kazimierz Wierzyński, Jan Lechoń. Ils voulaient rompre avec la fonction patriotique de la poésie romantique polonaise et révéler la beauté de la vie de tous les jours et de toutes les formes de vie, dont la biologique, en recourant au langage familier, néologismes et vulgarismes.

[8] Voir à ce propos *Wyznania gorszycielki* [Confessions d'une dépravatrice], Warszawa, Czytelnik, 2013, p. 258.

[9] Née à Cracovie, fille du célèbre peintre Wojciech Kossak, Maria Pawlikowska-Jasnorzewska (1894-1945) est l'une des meilleures poétesses polonaises de l'entre-deux-guerres. Dans ses vers érotiques qui se présentent sous une forme filigranée et qui ne sont pas sans rappeler le haïku japonais, la femme, d'objet d'amour, chanté par les hommes, devient son sujet et l'exprime à sa propre manière. Engagée dans la campagne pour la contraception et le contrôle des naissances, Pawlikowska-Jasnorzewska écrit le poème « Dobre urodzenie » [Une bonne naissance], où elle fait parler celui qui n'est pas encore conçu et qui préfère rester une partie inconsciente de la nature plutôt que de devenir une conscience malheureuse. Voici un fragment de ce poème : « La mère, le père, malheureux/Ne vont pas me défendre./Ils vont laisser faire, permettre/Eux-mêmes vont faciliter un crime./Le père, la mère inattentifs et faibles !/L'un attire une strige dans la porte ouverte,/L'autre admire son glaive d'argent./Moi donc, une étoile filante,/Je veux attendre, rester dans l'azur,/À l'écart, parmi des oiseaux et des feuilles », trad. Stanisław Fiszer.

que Mieczysław Grydzewski, rédacteur en chef de *Wiadomości Literackie*, a créé une revue trimestrielle portant un titre éloquent *Życie świadome* [Vie consciente].

Quels sont donc les idées de prédilection de Krzywicka, qui provoquaient l'indignation des milieux conservateurs et cléricaux ? L'étude de son œuvre, aussi bien journalistique que romanesque[10], permet d'y distinguer trois champs thématiques principaux. Le premier porte sur les problèmes de l'enfance et de la puberté. En mettant en question le modèle patriarcal de la famille polonaise, Krzywicka défend les droits de l'enfant et s'insurge en particulier contre la maltraitance des enfants, encore très répandue dans des familles paysannes et ouvrières. Elle prône l'éducation sexuelle et, inspirée sans doute de *Studies in the Psychology of Sex* [Études de psychologie sexuelle, 1897-1928] d'Ellis Havelock[11], elle sensibilise l'opinion publique à la sexualité enfantine et aux transformations de la libido lors du passage de l'enfance à l'adolescence. Dans un article « Secret de la femme », elle parle sans détour des premières règles pouvant être à l'âge adulte un sérieux handicap dans l'activité professionnelle des femmes. Elle revendique donc pour elles le droit à un congé pendant une période menstruelle.

Un autre cycle de feuilletons concerne la vie conjugale et la maternité[12]. À l'instar de Ben Lindsey, juriste américain[13], elle se prononce pour un « mariage à l'essai », c'est-à-dire la vie en union libre pour des jeunes couples sans obligation de se marier à l'issue de cette expérience. Elle revendique le droit au divorce et la même liberté sexuelle pour les femmes que pour les hommes. Ensemble avec Boy-Żeleński, elle milite pour le contrôle des naissances[14] et demande la législation de l'avortement pour limiter le nombre d'enfants abandonnés et les dangers des avortements clandestins[15]. En collaboration avec son amant, Krzywicka ouvre un centre de planification familiale, qui fournit gratuitement des conseils relatifs à la contraception[16].

Enfin, Krzywicka s'intéresse au sort des groupes marginaux et des minorités sexuelles. Elle se montre tolérante envers l'homosexualité qu'elle appelle « un renversement de l'instinct sexuel » dans son essence tout à fait naturel. D'ailleurs, tout comme plus tard Simone de Beauvoir dans *Le deuxième sexe* (1949), elle considère le lesbianisme juvénile comme une initiation sexuelle débouchant d'habitude sur l'hétérosexualité. Elle prend la défense des prostituées dont la profession, stigmatisée par l'hypocrisie sociale, fut pourtant

---

[10] Dans ses romans, tels que *Pierwsza krew* [Les premières règles, 1933], *Kobieta szuka siebie* [La femme cherche elle-même, 1935], *Ucieczka z ciemności* [Évasion de l'obscurité, 1939], Krzywicka adopte une perspective résolument féminine, alors que dans les nouvelles publiées après la deuxième Guerre mondiale dans un recueil *Mieszane towarzystwo* [Une compagnie mixte, 1961], elle rapproche la sexualité animale et humaine.

[11] Henry Havelock Ellis (1859-1939) fut l'un des fondateurs de la sexologie. Il a entretenu une correspondance amicale avec Sigmund Freud qui lui a d'ailleurs emprunté le terme d'« auto-érotisme ».

[12] Maria Kuncewiczowa (1895-1989), une autre écrivaine proche de Skamander et de *Wiadomości Literackie*, dans un recueil de nouvelles *L'alliance avec l'enfant* (*Przymierze z dzieckiem*, 1927) présente la grossesse comme un choc psychologique et l'amour maternel comme un sentiment complexe qui naît lentement et non sans résistance. De telle façon elle met en doute le mythe de la maternité comme quelque chose d'évident, qui ne mérite pas réflexion.

[13] L'ouvrage *The Companionate Marriage* publié en 1927 par Ben Lindsey qui y préconise un « mariage à l'essai », a détruit sa réputation et l'a forcé à quitter ses fonctions de juge américain.

[14] Il est à remarquer que la lutte pour le contrôle des naissances fut également influencée par des idées eugéniques, qui comptaient à l'époque beaucoup d'adhérents parmi les intellectuels de gauche comme de droite. Voir à ce propos le chapitre « Eugenics », *in* Bertrand Russell, *Marriage and Morals*.

[15] Dans son article « Największa zbrodnia prawa karnego » publié dans un recueil de ses feuilletons *Piekło kobiet* [L'enfer des femmes, 1930], Tadeusz Boy-Żeleński considère l'interdiction d'avorter comme « le plus grand crime du droit pénal ».

[16] Il est à rappeler qu'en 1921 la célèbre féministe anglaise Marie Stopes, l'auteur du bestseller *Married Love* [La Vie conjugale, 1918], créa à Londres l'une des premières cliniques de planification familiale en Europe. Elle est également connue pour son militantisme eugénique.

autorisée par la loi[17]. Elle soulève la question sensible des droits des prisonniers et dénonce les conditions d'incarcération, en particulier l'abstinence sexuelle forcée, qui entraînait des pratiques homosexuelles non consenties dans l'univers carcéral. Krzywicka est aussi connue comme défenseur de Rita Gorgonowa qui, accusée de meurtre de la fille de son concubin, fut sous la pression de l'opinion publique condamnée à mort en première instance, puis à huit ans de prison malgré l'absence de preuves convaincantes. Krzywicka commente ainsi la sentence du tribunal composé uniquement d'hommes :

> Innocenter l'accusé ? Ah, ce n'est pas si facile. Les hommes aiment condamner. Condamner une belle femme pourrait être une source de jouissance pour plus d'un homme d'un certain âge. Les hommes aiment exercer le pouvoir et aiment bien en observer les effets. Relâcher l'inculpé est comme si l'on n'avait mis un oiseau en cage que pour le remettre ensuite en liberté (Krzywicka, 2008, 111 ; trad. Stanisław Fiszer).

De toute évidence, par ses prises de position, Krzywicka représente la pensée progressiste de l'époque, mais elle s'inscrit également dans le féminisme de la première moitié du XXe siècle, qui se caractérise par un certain « essentialisme ». Elle partage donc la conviction qu'en raison de la spécificité physiologique et la fonction génitrice de la femme, sa nature, quoique évolutive, à des traits distinctifs invariables. Par conséquent, l'égalité entre les hommes et les femmes ne signifie pas leur identité et les champs d'activité des deux sexes, surtout en ce qui concerne le domaine familial, ne sont pas les mêmes. Soit dit en passant, Krzywicka n'a jamais cru dans le partage des tâches domestiques entre les époux, même si elle défendait sans équivoque le droit des femmes au travail. Loin donc de vouloir estomper les différences soi-disant « naturelles » entre les deux sexes, elle attribue aux femmes les traits de caractères et les valeurs, tels que la sensibilité, l'altruisme, le pacifisme. Ceux-ci les prédisposeraient à faire évoluer l'humanité dominée jusqu'alors par les hommes, durement éprouvée par la Première Guerre mondiale et menacée par le spectre des totalitarismes montant dans les années trente. C'est pourquoi Krzywicka met en garde les femmes contre la tentation d'imiter les valeurs « dominatrices » des hommes qui, à ses yeux, incarnent l'égoïsme et le bellicisme au sens large du terme. En outre, l'écrivaine voit dans une masculinisation éventuelle des femmes d'autres dangers encore, comme la crise de la famille ou bien la disparition de tout un art de séduire et d'aimer, qui pendant des siècles raffinait et ritualisait les relations entre les deux sexes[18].

Au terme de cette courte analyse de la pensée et de l'activité d'Irena Krzywicka, il convient de demander quelle était son influence sur l'évolution de la situation de la femme. Il est indéniable qu'en défiant la morale sexuelle et conjugale de son temps, Krzywicka a contribué à la transformation des mœurs et à l'élaboration d'une identité féminine moderne dont s'inspiraient de nombreuses Polonaises appartenant à la classe moyenne. Cependant, à en croire ses propres propos, faute de soutien des autorités, les milieux populaires d'avant-guerre sont restés quasi indifférents à ses idées, si bien que le centre de planning familial dont nous venons de parler, fut relativement peu fréquenté par les femmes du peuple. La situation a diamétralement changé après l'occupation allemande (1939-1945) pendant laquelle

---

[17] Tout comme Irena Krzywicka, Tadeusz Boy-Żeleński, sensible aux misères des prostituées, prend leur défense dans un feuilleton littéraire « Créez des geishas polonaises » (« Stwórzcie polskie gejsze ») : partant du principe que la prostitution ne disparaîtra jamais entièrement, il préconise de lever la réprobation sociale dont sont entourées celles qui s'y livrent.

[18] Dans un article « Śmierć lowelasa » [La mort du lovelace], Krzywicka affirme que la femme libérée, empressée à imiter l'homme dont la sexualité est de nature différente, se donne à lui trop facilement en le dispensant de tout un art de séduire et d'aimer.

Krzywicka vivait en clandestinité à cause de son origine juive et en tant que féministe qui figurait sur la liste des personnes condamnées à mort par les nazis[19].

En effet, le nouveau régime qui garantissait l'égalité entre les deux sexes et le droit au travail pour tous[20], s'est empressé de faire de la rescapée de la guerre le porte-drapeau d'une révolution féminine. Krzywicka, occupant des postes officiels[21], fait une propagande pour l'éducation sexuelle des femmes et consentit à prendre part à la campagne de presse pour la loi légalisant l'avortement, instaurée finalement en 1956. Il n'empêche que son attitude à l'égard du pouvoir fut ambigüe : la révolution venait d'en haut, alors que Krzywicka, proche à la fois des idées socialistes et libérales, voulait que celle-ci se fasse d'en bas, par la volonté des femmes elles-mêmes ce qui, du reste, vu l'arriération économique et culturelle des masses, était illusoire. Après la mort de Staline, Krzywicka est devenue l'un des catalyseurs du « dégel » en concourant à la réhabilitation de la sphère privée. On se souvient encore aujourd'hui d'un meeting universitaire avec sa participation pendant lequel les étudiants, au lieu de débattre comme à l'habitude de la politique, se prononçaient pour ou contre les relations sexuelles avant le mariage[22].

Cela dit, l'engagement social et politique de Krzywicka dans les années 50 et au début des années 60 l'a frappée d'une sorte d'ostracisme dans les milieux d'opposition anticommuniste qui, à la fin années 70, s'étaient rapprochés de l'Église catholique, hostile aux idées féministes. Ce n'est qu'après l'abrogation de la loi sur l'IVG, en 1993[23], que la figure de Krzywicka suscite à nouveau des émotions aussi bien parmi les défenseurs que parmi les détracteurs des droits des femmes. Paradoxalement, elle intéresse plus comme l'auteur des *Confessions d'une dépravatrice* que comme une intellectuelle engagée de son époque.

Bibliograhie

Beauvoir Simone de, *Le deuxième sexe*, Paris, Gallimard, 1976.

Boy-Żeleński Tadeusz, *Reflektorem w mrok* [Une lueur dans les ténèbres], Warszawa, Państwowy Instytut Wydawniczy, 1985.

Corbin Alain, *L'harmonie des plaisirs. Les manières de jouir du siècle des Lumières à l'avènement de la sexologie*, Paris, Éditions Flammarion, 2010.

Havelock Ellis, *Studies in the Psychology of Sex*, London, FB &c Ltd, Dalton House, 2015.

---

19 Pendant l'occupation allemande, Krzywicka a perdu son mari assassiné par les Soviétiques probablement à Katyń, son fils cadet Piotr et son amant Tadeusz Boy-Żeleński tué par les nazis à Lvov.

20 Dans les années cinquante et soixante du XXe siècle l'idéologie communiste cherchait, au nom de l'égalité, à effacer d'une manière un peu caricaturale, les différences entre les sexes, si bien que la femme qui conduit le tracteur devient une figure emblématique de cette époque. En entrant massivement sur le marché de travail, les femmes gagnent en indépendance, même si, en réalité, elles devaient assumer une double journée de travail : professionnelle et familiale parce que le partage des tâches ne s'est jamais fait. L'alphabétisation et l'éducation des femmes, l'évolution de leur statut social et la légalisation de l'avortement, en 1956, modifient également les idées reçues sur leur fonction de génitrice. Le taux de fertilité ne cesse de baisser, le modèle de famille 2+2 se généralise. S'il s'agit de la participation à la vie publique, les communistes instaurent un système de quotas pour garantir la présence féminine. En effet, de nombreuses femmes étaient membres du parti, mais, à quelques exceptions près, pas aux postes de responsabilité.

21 Après la guerre, I. Krzywicka travailla, entre autres, comme attachée culturelle à l'ambassade de Pologne à Paris (1945-1946). Étant retournée en Pologne, elle fut membre de l'Association des écrivains polonais et conseillère de la ville de Varsovie. Dans les années 1952-1962 elle tint un salon littéraire bien connu dans la capitale.

22 Voir à ce propos J. Kuroń, J. Żakowski, *PRL dla początkujących*, Wrocław, 1995, pp. 78-79.

23 Après l'abrogation de la loi sur IVG en vigueur entre 1956 et 1993, la Pologne dispose maintenant de l'une des législations européennes les plus restrictives. On ne peut recourir légalement à l'avortement qu'en cas de risque pour la santé de la mère, de malformation ou de maladie du fœtus, de viol et d'inceste.

Krzywicka Irena, *Kontrola współczesności. Wybór międzywojennej publicystyki społecznej i literackiej z lat 1924-1939* [Scruter l'actualité. Choix d'articles des années 1924-1939], Warszawa, Wydawnictwo Feminoteki, 2008.

Krzywicka Irena, *Wyznania gorszycielki* [Confessions d'une dépravatrice], Warszawa, Czytelnik, 2013.

Kuroń Jacek, Żakowski Jacek, *PRL dla początkujących* [La République populaire de Pologne pour les débutants], Wrocław, 1995.

Lindsey Ben, *The Companionate Marriage*, New York, Garden City Publishers, 1929.

Łysko Marcin, « Udział kobiet w życiu publicznym II Rzeczypospolitej Polskiej » [La participation de femmes à la vie publique dans la Deuxième République], dans *Miscellanea Historico-Iuridica*, t. XIV, z. 1, 2015.

Russell Bertrand, *Marriage and Morals*, London and New York, Routledge, 2009.

Stopes Marie, *Married Love*, Oxford, University Press, 2004.

Żarnowska A., Szwarc A. (dir.), *Kobieta i edukacja na ziemiach polskixh w XIX i XX wieku : zbiór studiów* [La femme et l'éducation dans les terres polonaises aux XIXe et XXe siècles : recueil d'études], t. II, cz. 2, Warszawa, Instytut Historyczny Uniwersytetu Warszawskiego, 1995.